

cador porte une armure qui l'empêchera d'être écrasé; c'est à dessein qu'il tombe sous son cheval, qui le protégera ainsi de son corps contre les cornes meurtrières. En effet, le taureau qui voit devant lui une énorme masse de chair y dépense toute sa rage. Laissez-moi ajouter que la durée de la boucherie est comptée à une seconde près. Les capeadors ont attaqué le taureau de tous les côtés, et celui-ci, pour les poursuivre, doit abandonner ses victimes. Il les quitte; il chasse de nouveau les manteaux rouges; ses cornes aigues, maintenant couvertes de sang, menacent une fois de plus les épaules des hommes agiles. Ceux-ci, tout en s'échappant, conduisent leur ennemi à l'opposé de l'arène. D'autres retirent le picador de sous son cheval et le font passer par dessus la barrière. Le picador n'y passerait pas seul; le poids de son armure lui permet à peine de se mouvoir.

Le cheval essaie aussi de se relever; il y arrive parfois pour un instant, et un spectacle affreux frappe alors la vue; de son ventre percé pendent des intestins sanglants, souillés de liquides et de matières verdâtres. La pauvre bête tâche de faire quelques pas; mais ses pieds hésitants trébuchent dans ses propres entrailles; elle retombe, fouille le sable de ses sabots, frissonne. Cependant les serviteurs lui enlèvent rapidement bride et selle, et terminent ses souffrances d'un coup de stylet à la nuque.

Le cadavre sanglant reste sur l'arène. Les intestins sont enlevés dans un baquet. Le public trépigne et applaudit; l'enthousiasme le saisit peu à peu: "Bravo toro! Bravo toro!" Les yeux flambent le sang monte aux joues; des chapeaux volent dans la piste en l'honneur du picador.

Pendant ce temps le taureau, qui a flairé le sang, tue d'autres chevaux. Si ses cornes, au lieu de frapper le ventre, s'enfoncent au défaut de l'épaule, c'est un large flot de sang noir qui jaillit de la blessure; le cheval s'enlève et tombe en arrière avec son cavalier. Un double danger menace alors l'homme: les coups du taureau, et, en dépit de son armure, la possibilité de se rompre le cou. Mais comme nous l'avons dit, le corps du cheval

protège le cavalier; en outre le picador cherche toujours à recevoir l'assaut au bord de l'arène; de cette manière il est couvert d'une part par sa monture, et de l'autre par la barrière. Quand le taureau recule, le picador avance, mais de quelques pas seulement, de façon que le combat ne puisse jamais prendre place au centre.

Cependant toutes ces précautions ne serviraient pas à grand'chose, et le picador finirait par être massacré, si les capeadors n'étaient pas là. Ce sont eux qui pressent le taureau, qui détournent son attention, qui s'élancent avec une audace inouïe au devant de sa rage, sauvant à chaque instant la vie de quelqu'un des participants du combat.

J'ai vu un jour une "espada", en retraite devant le taureau furieux, buter dans la tête d'un cheval mort et tomber sur le dos; la mort inévitable était au-dessus de l'homme; les cornes menaçantes étaient près d'entrer dans sa poitrine, quand une cape rouge passa comme un éclair entre la poitrine et les cornes. Le taureau releva son mufle et poursuivit la cape. On peut affirmer que sans cette bande de clowns agitant des drapeaux écarlates le métier de toréador deviendrait impossible, et qu'il mourrait autant d'hommes que de chevaux à chaque représentation.

Il arrive rarement qu'un picador puisse arrêter le taureau de la pointe de sa lance. Cela n'arrive que quand l'animal attaque faiblement, ou quand le picador est doué d'une force surhumaine dans les bras. Ordinairement le taureau tue les chevaux comme des mouches; il est terrible lorsque, couvert d'écume, luisant sous le soleil, le sol sanglant des coups de lance et les cornes rouges, il court autour de l'arène comme ivre de sa victoire. Un beuglement profond sort de ses puissants poumons; il disperse les capeadors; puis il s'arrête tout-à-coup devant le cadavre d'un cheval; il l'attaque avec une frénésie nouvelle, l'enlève sur ses cornes, le porte autour de la piste, élaboussant de sang les spectateurs des premiers gradins, puis le rejette sur le sable et le perce encore de coups furieux. Il croit, évidemment,